

**TTR**

Traduction, terminologie, rédaction



**Paul Chavy. *Traducteurs d'autrefois. Moyen Âge et Renaissance. Dictionnaire des traducteurs et de la littérature traduite en ancien et moyen français (842-1600)*. Paris/Genève, les Éditions Champion-Slatkine, 1988. Vol. I (A-J), pp. 1-810; vol. II (k-Z), pp. 811-1544.**

Jean Delisle

Volume 2, numéro 1, 1er semestre 1989

Carrefours de la traduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037041ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037041ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (imprimé)

1708-2188 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delisle, J. (1989). Compte rendu de [Paul Chavy. *Traducteurs d'autrefois. Moyen Âge et Renaissance. Dictionnaire des traducteurs et de la littérature traduite en ancien et moyen français (842-1600)*. Paris/Genève, les Éditions Champion-Slatkine, 1988. Vol. I (A-J), pp. 1-810; vol. II (k-Z), pp. 811-1544.] *TTR*, 2(1), 163-169. <https://doi.org/10.7202/037041ar>

Tous droits réservés © TTR: traduction, terminologie, rédaction — Les auteurs, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# La Traduction, la Terminologie et la Rédaction (TTR) en chronique (1)

Jean Delisle

NOTA: Jean Delisle inaugure ici la chronique que la revue consacrera dorénavant de façon régulière aux ouvrages nouvellement parus de traduction, de terminologie et de rédaction (et domaines connexes susceptibles d'intéresser les chercheurs de ces trois disciplines). Il est à noter que cette chronique est «ouverte» et qu'elle accueillera d'autres signatures que celle de Jean Delisle selon les langues de publication et les sujets traités. Les éditeurs sont priés d'envoyer leurs nouveautés à la rédaction de *TTR* à l'Université Concordia.

**Paul CHAVY. *Traducteurs d'autrefois. Moyen Âge et Renaissance. Dictionnaire des traducteurs et de la littérature traduite en ancien et moyen français (842-1600)*. Paris/Genève, les Éditions Champion-Slatkine, 1988. Vol. I (A-J), pp. 1-810; vol. II (K-Z), pp. 811-1544.**

Travail de bénédictin. Œuvre d'un érudit rigoureux. Ouvrage monumental. Contribution originale. Tous ces qualificatifs surgissent spontanément à l'esprit après une lecture attentive des deux tomes du dictionnaire que vient de publier Paul Chavy. Ce volumineux ouvrage de plus de 1 500 pages sera désormais une référence incontournable sur les traducteurs et la littérature traduite en ancien et moyen français. Il se révélera un instrument de recherche des plus précieux pour tous ceux qu'intéressent la littérature comparée, l'histoire des lettres, des langues, de la circulation des idées, la traduction française de la Bible et même l'hagiographie. Ce sera aussi le point de départ obligatoire de l'historien qui entreprendra l'ambitieux projet de rédiger une histoire des traductions françaises. Ce dictionnaire ne s'adresse pas exclusivement aux médiévistes et aux seiziémistes; il peut rejoindre utilement un public plus large de non-spécialistes curieux de connaître les premiers traducteurs français et les œuvres qu'ils ont traduites.

De 1951 à 1970, Paul Chavy, aujourd'hui professeur émérite, a été directeur du Département des langues romanes de l'Université Dalhousie, à Halifax (Nouvelle-Écosse), avant d'être nommé directeur du Département de français de la même université, poste qu'il a occupé

jusqu'à sa retraite en 1980. Membre de plusieurs sociétés de littérature comparée, il a fait de l'histoire des traductions françaises au Moyen Âge et à la Renaissance son principal champ de recherche. Codirecteur du numéro spécial de la *Revue canadienne de littérature comparée* sur «la Traduction à la Renaissance», il a aussi contribué aux volumes I, III et IV de l'ouvrage collectif *Histoire comparée des littératures de langues européennes*. Il a signé également de nombreux travaux en histoire des traductions.

Que francisait-on au Moyen Âge et à la Renaissance? Qui s'en chargeait? À quel public étaient destinées les œuvres «translatées»? À partir de quelles langues traduisait-on? Comment ces textes se sont-ils pliés à un nouveau langage? Voilà quelques-unes des questions que le répertoire de Paul Chavy permet d'aborder. Dans sa préface, l'auteur rappelle à juste titre que la production littéraire de chaque pays comporte une part de littérature traduite. «Pour être du second degré, écrit-il, cette littérature n'est pas forcément une littérature de second ordre.» Aussi est-il essentiel de prendre en compte les textes traduits si l'on veut comprendre le discours d'une époque, d'un pays, ses idéologies, ses valeurs, etc.

L'inventaire que dresse Paul Chavy porte sur les premiers âges du français, soit de 842 à 1600. C'est l'époque où le français se façonne et s'affranchit du latin. Du point de vue de la traduction, c'est aussi au cours de cette période que se pose la légitimité de la traduction dans la genèse d'une nouvelle langue nationale, puis comme genre littéraire à part entière. L'auteur nous entraîne dans un merveilleux voyage dans le monde grouillant et parfois tumultueux de la traduction aux siècles des bâtisseurs de cathédrales et du retour aux sources gréco-latines. Ce sont-là sans doute les deux périodes les plus fascinantes de l'histoire des traductions en Occident. La Renaissance n'a-t-elle pas été qualifiée d'ailleurs d'«âge d'or de la traduction»?

Il faut se garder de donner au mot «littérature» le sens étroit qu'il a de nos jours. Le corpus des textes littéraires mis en français avant 1600 renferme des ouvrages de science, de médecine, de droit, d'agriculture ou de vénerie. «Ces disciplines — et d'autres encore — ont mis longtemps à divorcer d'avec les lettres», rappelle l'auteur. Celui-ci a eu raison devant l'incertitude de la terminologie, de ne pas élever de barrière entre «traductions», «paraphrases», «adaptations», voire «imitations», préférant se montrer trop large que trop limitatif.

Il ne faudrait surtout pas croire que Paul Chavy a produit un inventaire sec et aride des traducteurs et des traductions de la période étudiée. Précisons tout d'abord qu'il ne s'agit pas d'un dictionnaire biographique au sens propre du terme. Ce n'est pas un ouvrage qui renferme des renseignements détaillés sur la vie, la carrière et l'apport des personnes recensées, comme c'est le cas, par exemple, des articles

du *Dictionnaire biographique du Canada*, dont une dizaine de volumes sont parus à ce jour. *Traducteurs d'autrefois* renferme des renseignements biographiques succincts, mais suffisants pour situer les auteurs ou les traducteurs. Quand ceux-ci sont peu connus, la notice se résume aux indications suivantes: date et lieu de naissance et de décès, variantes orthographiques du nom, pseudonyme, nom en langue étrangère, profession(s) et titre(s). Suivent la liste des œuvres traduites et l'indication des sources.

En revanche, lorsque les traducteurs sont plus connus, soit parce qu'ils ont beaucoup traduit (ex.: François de Belleforest, Jean Miélot), soit parce qu'ils ont eu une influence marquante à divers titres (ex.: Jacques Amyot, Étienne Dolet), les notices biographiques sont alors plus étoffées, bien qu'elles dépassent rarement une douzaine de lignes. Voici, à titre d'illustration, celle de Jean Miélot:

MIÉLOT, Jean (Jehan) (Gueschard, Somme, c. 1415 — Lille? ap. 1472).

Il entra en 1449 au service de Philippe le Bon comme «secrétaire aux honneurs» du duc, avec pour charge de «faire translations et escriptures de lat. en fr. et autrement pour ses besoignes et affaires». D'autres documents précisent qu'il est rétribué non seulement pour traduire des livres, mais également pour «iceulx escrire et historier». À ses gages s'ajoute à partir de 1453 une prébende de chanoine à Lille. Après la mort de Philippe le Bon (1467), il travaille pour Charles le Téméraire et pour Louis de Luxembourg, comte de St-Pol, dont il fut le chapelain. C'est assurément le plus fécond traducteur fr. du XV<sup>e</sup> s.

Quant aux écrivains notoires (Marot, Ronsard, du Bellay, de Baïf, Montaigne, etc.), ils sont traités sous l'angle de leur activité de traducteurs.

Mais ce qui fait la grande originalité du dictionnaire de Paul Chavy est le fait que l'auteur a eu l'heureuse idée d'y inclure de nombreux spécimens de traduction accompagnés des originaux grecs, latins, espagnols, italiens, portugais ou anglais, selon le cas. Le dictionnaire se double donc d'une anthologie de textes traduits. Plusieurs traductions d'une même œuvre mise en français à des époques successives permettent des comparaisons fort instructives, notamment sur l'évolution de la langue. À ce propos, il faut savoir gré à l'auteur d'avoir simplifié l'orthographe ancienne en distinguant le j du i, le v du u et de n'avoir retenu que les accents ayant une fonction diacritique actuelle. Il a donc supprimé les particularités les plus déconcertantes pour des yeux modernes. Le Pater noster, par exemple, a fait l'objet de traductions et de paraphrases de toutes sortes. Paul Chavy cite quatre traductions, dont nous ne reproduisons ci-dessous que les trois premiers versets.

Pater noster / Qui es in caelis / Sanctificetur nomen tuum.

Li nostre Perre ki ies es ciels, seit seintefiez li tuns nuns. (tr. Anonyme, c. 1120)

Pere qe as en ciel sojourn / Seintifié seit toun noun. (tr. Anonyme, XII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> s.)

Pere nostre qui es es ciels, / Le tien noms soit saintifiés. (tr. Anonyme, XIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> s.)

Pere de nous, qui es là hault es cieulx / Sanctifié soit ton nom précieux; (tr. Clément Marot ou Marguerite de Navarre, 1533)

*Traducteurs d'autrefois* renferme donc un florilège de «morceaux choisis» mis en français par les plus grands traducteurs d'avant 1600. Nous pouvons lire, entre autres, des spécimens de Jacques Amyot, Joachim du Bellay, Jean de Meun, Pierre Bersuire, Nicole Oresme, Raoul de Presles, Laurent de Premierfait, Claude de Seyssel, Jean Miélot, Étienne Dolet, Antoine Macault, Clément Marot, Blaise de Vigenère. Ce ne sont là que quelques noms parmi les plus connus. En fait, l'auteur reproduit des textes-spécimens de plus de 250 traducteurs. Plus le traducteur est réputé (tout est relatif!), plus les spécimens sont nombreux. Les extraits choisis, dont la longueur varie de dix à vingt lignes, sont souvent amusants et contribuent à nous transmettre la saveur du temps passé, l'odeur des siècles révolus.

Les titres que Paul Chavy donne à ces extraits parlent d'eux-mêmes: «Les femmes aiment contredire», «Les diverses espèces de coléreux», «Pourquoi l'exercice fait tomber le ventre» (... parce qu'il y a amoncellement de graisse et que l'exercice la liquéfie), «Les hérétiques doivent être traités comme des fous», «L'amour mène à la vertu», «Honni soit l'amour!», «Ignorons ce que font les femmes!» (... conseille saint Bernard), «Les beignets», «Les poux» (... «à leur génération aydent les choses desquelles la propriété est mouvoir la matière à la peau: comme sont les figues, la copulation charnelle, cessation de netteté et lavement, et ne changer gueres d'habillemens».), «Les sourcils, indice du caractère», «Maladies hivernales», «Le monde ressemble à un œuf», «À quel âge faut-il se marier?» (peu importe, mais le mari, conseille Aristote, doit avoir vingt ans de plus que sa femme), «Ni caresses ni querelles en public!», «Pour être gros et gras» (... faites-vous châtrer: «Le maistre qui me chastra me tira les deux compagnons si subtilement et d'une telle adresse que je n'en senty presque rien. Et depuis ce temps mon taint est devenu frai comme d'une jeune pucelle, et mes joues rebondies ainsi que celles d'un petit enfant.»)

Ce ne sont là que quelques exemples de sujets traités (il y en a aussi de plus graves) dans les spécimens de traduction. Pour illustrer la manière de traduire d'Étienne Dolet, l'auteur ne pouvait pas faire

de choix plus judicieux, car il cite le passage dont le tribunal d'Inquisition s'est servi pour accuser le traducteur de nier l'immortalité de l'âme (l'«Axiochus» attribué à Platon) et pour l'envoyer au bûcher.

L'originalité du dictionnaire de Paul Chavy ne s'arrête pas là. L'auteur cite de larges extraits des préfaces, prologues, «prohesmes» ou épîtres dédicatoires dans lesquels les traducteurs exposent leur conception de la traduction et les difficultés qu'ils ont éprouvées à traduire les auteurs étrangers en «clair et entendable romant», selon les mots du traducteur Simon de Hesdin. Ces passages présentent un intérêt évident pour les historiens et les théoriciens de la traduction. *Traducteurs d'autrefois* est donc aussi une «anthologie de la manière de traduire», comme celle qu'a publiée Paul Horguelin (Linguatex, 1981, 230 p.), et à laquelle d'ailleurs Paul Chavy avait apporté sa collaboration, en particulier pour les chapitres II, «les Premiers translateurs», et III, «les Traducteurs de la Renaissance». Un index renvoyant aux auteurs ayant exprimé leurs vues sur la traduction aurait été utile. Parmi les nombreux traducteurs qui ont exposé leur manière de traduire, on compte, bien sûr, le plus illustre de tous les traducteurs du XVI<sup>e</sup> siècle, Jacques Amyot, mais il y a aussi Pierre Bersuire, Charles Fontaine, Claude Gruget, Jean d'Antioche, Jean de Meun, Jean Lalemant, Antoine Macault, Jacques Peletier, Denis Sauvage, Laurent de Premierfait, Pontus de Tyard, Blaise de Vigenère et plusieurs autres.

S'ajoutant aux spécimens de traduction, tous ces passages sur l'art de traduire donnent une âme au dictionnaire et nous font voir, pour ainsi dire, les traducteurs à l'œuvre. Ils nous renseignent également sur les combats que ceux-ci ont dû mener pour justifier leurs traductions en langue vulgaire, notamment lorsqu'il s'agissait de textes de science, sur les difficultés qu'il y avait à traduire le grec et le latin dans un idiome encore en formation, et sur la nécessité de recourir à la création néologique. On y apprend aussi que plus d'un traducteur s'est engagé dans des projets de réforme de l'orthographe (cf. Dolet, Peletier, Sauvage).

Comme on le devine, la traduction de la Bible et des vies de saints occupe une place importante dans l'inventaire dressé par Paul Chavy. Les seules traductions de la Bible couvrent pas moins de vingt pages de l'ouvrage (193 à 214), les Psaumes 13 pages (1171 à 1184) et la Vie des Saints 16 pages (1248 à 1264). On y apprend que la première Bible française intégrale est la Bible de Paris, œuvre collective faite entre 1226 et 1239. «Les vies de saints et de saintes tirées de sources latines, écrit l'auteur, constituent aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> s. un des genres les plus abondants de la littérature en langue vulgaire. Elles fleurissent souvent auprès des sanctuaires et lieux de pèlerinage, pour célébrer le saint local.»

En somme, en publiant ce dictionnaire Paul Chavy a fait œuvre utile. Il apporte une contribution d'une grande qualité scientifique à l'étude de l'histoire de la traduction. «À tourner d'une langue étrangère, / La peine est grande et la gloire est légère», constatait l'ami de Montaigne, le poète, helléniste et traducteur Étienne de La Boétie. Et il n'avait pas tort, car la majorité des traducteurs qui composent ce dictionnaire sont d'illustres inconnus, à l'exception de quelques grands noms qui ont généralement acquis leur notoriété par le biais de la littérature, d'une charge publique ou d'une fonction ecclésiastique, rarement par leurs seuls travaux de traducteurs. La traduction ne rend pas célèbre. Le mérite de Paul Chavy est de les avoir tirés de l'ombre et surtout de leur avoir donné la parole. En feuilletant les pages de cet album de la grande famille des traducteurs (album non illustré malheureusement), on apprend à connaître les lettrés qui ont contribué à faire circuler les idées et à animer la vie intellectuelle en France avant 1600. On constate que les traducteurs étaient souvent des clercs, des médecins, des avocats, des «valets de chambre», des secrétaires et lecteurs du Roi, etc. On ne manque pas non plus d'être frappé par l'absence quasi totale des femmes.

Il faut féliciter les éditions Slatkine pour la qualité de la mise en pages et la sobriété de la reliure (cuirette brune et lettrage or). Sous chaque vedette, l'abondante information est clairement présentée. Il est fait un usage judicieux de l'italique et des diverses fontes d'imprimerie. Chaque traduction porte un numéro d'ordre. Cette numérotation n'est pas consécutive tout au long de l'ouvrage (contrairement à la pagination), mais retombe à 001 au début de chacune des lettres de l'alphabet.

Ce numéro d'ordre a servi à la confection de trois des cinq index qui faciliteront les recherches. Ces trois index sont: langues d'origines (des œuvres originales), langues intermédiaires (en dehors du latin) et chronologie des traductions. Les deux autres index donnent, par ordre alphabétique, la liste (a) des auteurs des spécimens de traduction et (b) des traducteurs de ces spécimens. À ces cinq index s'ajoutent, en tête d'ouvrage, une généreuse bibliographie d'une douzaine de pages et, bien sûr, la liste des abréviations et signes conventionnels utilisés.

Pour mener à bien une entreprise d'une telle envergure, Paul Chavy a pu compter sur la collaboration de plusieurs érudits et remueurs d'archives qui, comme lui, se sont astreints au travail ingrat du dépouillement systématique. Mentionnons, entre autres, les noms de l'helléniste Maurice Lebel, professeur émérite de l'Université Laval, de Christiane Lauvergnat-Gagnière et de Michel Simonin. Signalons, enfin, qu'à plusieurs reprises ce travail de longue haleine a bénéficié de l'appui du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) du Canada, organisme qui a aussi subventionné la publication.

À la toute fin de son ouvrage, Paul Chavy présente à ceux qui consulteront son livre l'«excusation» habituelle des traducteurs d'autrefois, en les priant d'accorder à son «petit engin» (qui n'est pas petit du tout) leur indulgence pleine et entière. Cette modestie honore l'auteur, mais je doute fort que le lecteur ait besoin de faire preuve de quelque indulgence que ce soit. Ce travail emporte l'admiration.

***Mapping Literature. The Art and Politics of Translation. Edited by David Homel and Sherry Simon. Montréal, Véhicule Press, 1988. 127 p.***

Cet ouvrage est un coup de sonde. En fait, il s'agit de plusieurs coups de sonde dans l'océan de la traduction littéraire. Les sujets abordés sont très variés; ils vont de la traduction du joual en anglais et en finnois à l'adaptation théâtrale, en passant par la poésie, le féminisme, le sexisme inhérent aux langues, le statut des traducteurs et les droits d'auteur. Mais ce n'est pas tout. Il y est aussi question des rapports qu'entretient la traduction avec la politique, de l'identité nationale et littéraire vue à travers la lentille de la traduction, et de la réception de la littérature québécoise et canadienne-anglaise à l'étranger. C'est beaucoup de matière pour 127 pages de texte. Vaste par la diversité de son contenu, l'ouvrage réunit les réflexions — forcément brèves — de traducteurs, d'écrivains et de traducteurs-auteurs provenant d'horizons les plus divers: Danemark, Finlande, Suède, Norvège, Hongrie, Yougoslavie, Belgique et, bien sûr, de tous les coins du Canada. Couvrir un territoire thématiquement et géographiquement aussi étendu comportait un grand risque: comment éviter de tomber dans les clichés, le déjà-vu, la superficialité?

Malgré quelques inévitables lieux communs, ce recueil de communications livrées lors d'un colloque international organisé par l'Association des traducteurs littéraires du Canada (ATL) à Montréal en 1986 est d'une lecture agréable. Riche d'information, il renferme maintes réflexions originales; tous ceux qui s'intéressent un tant soit peu à la littérature et à la dissémination des œuvres littéraires par la traduction y trouveront des propos fort pertinents. L'ouvrage n'a pas la prétention d'être une monographie exhaustive sur le sujet, vaste à souhait («The Art and Politics of Translation»). Il faut plutôt le voir comme une série d'instantanés que nous livrent des artisans de la littérature et tout particulièrement ceux qui font circuler les œuvres hors de leurs frontières nationales, les traducteurs littéraires, ces spécialistes de l'import-export de la culture.

Le choix des communications et des interventions dignes de publication a été opéré par David Homel et Sherry Simon, tous deux traducteurs littéraires et anciens présidents de l'ATL. Le premier a en outre fait paraître en 1988 un premier roman, *Electrical Storms*